

**Chronique de l'actualité littéraire saisie dans les journaux et parfois sur les ondes
(septembre-novembre 2007)**

APPEL

Les lecteurs souhaitant enrichir cette rubrique peuvent envoyer les échos, curiosités et cancanes recueillis dans les expositions, sur la toile, dans les journaux, à la télévision ou dans la vraie vie à l'adresse suivante : ph.didion@orange.fr

Les belles phrases du trimestre. « Ses imparfaits du subjonctif [ceux de Simon Liberati, *Nada exist*, Flammarion] ressemblent à des mouches sur le visage d'une marquise vérolée », *Libération*, 6 septembre.

« Dans la veine des écrivains voyageurs, l'auteur [Christophe Ono-dit-Biot, auteur de *Birmane*, Plon] nous accroche aux semelles de son héros pour nous faire découvrir et comprendre ce pays où guerres et dictature tambourinent sans merci sur le bonheur de vivre », *Elle*, 10 septembre.

Libération (18 octobre) offre quelques clichés sortis de la collection de Philippe Claudel (*Le rapport de Brodeck*, Stock) : des murs « larges comme l'envergure d'un aigle », la nuit qui « a jeté son manteau sur le village comme un roulier sa cape sur les restes de braise d'un feu de chemin » et l'hiver « long comme des siècles embrochés sur une longue épée ».

Références. *Le Figaro littéraire* (13 septembre) présente l'entreprise de François Taillandier intitulée *La Grande Intrigue* (Stock) : « Cinq volumes pour comprendre une famille et un siècle : c'est Balzac revu et corrigé par le nouveau roman. »

Présentation tonitruante de Simon Liberati, déjà cité, dans *Le Figaro Magazine* (15 septembre) : « Son premier roman s'intitulait *Anthologie des apparitions*. Cornaqué par Frédéric Beigbeder, ce quadragénaire au look sorti tout droit de *La Guerre du feu*, routard de la presse féminine, hussard déglingué, enfant improbable de Jean Lorrain et de Jean-Jacques Schuhl, jetait dans la vitrine des libraires un brûlot décadent retraçant la descente aux enfers de deux enfants terribles des années 70. » Sur son nouveau livre, jugement d'Alexis Lacroix dans l'émission radiophonique *Jeux d'épreuves* (France Culture, 13 octobre) : « C'est du Saint-Simon trash ».

Paris Match (19 septembre) sur *Qui se souvient de David Foerkinos ?* (Gallimard) : « L'imagination du Foerkinos de ce roman est sans limite. Elle renvoie celle des premiers livres d'Alexandre Jardin ou de Yann Moix au rang de banales bluettes. » On a les références qu'on peut.

Max Gallo (*Louis XIV, le Roi-Soleil*, XO) vu par *Le Figaro Magazine* (22 septembre) : « notre Plutarque moderne ». Pas moins.

Brosse à reluire. Intéressant ballet d'ascenseur et d'encensoir dans les publications du groupe *Le Figaro* dont trois collaborateurs réguliers, Charles Dantzig, Patrick Besson et Eric Neuhoff, publiaient un titre lors de cette rentrée littéraire. Ouverture du bal le 6 septembre dans *Le Figaro littéraire* avec un papier d'Etienne de Montety sur le premier nommé, auteur de *Je m'appelle François* (Grasset) : « A l'évidence l'auteur du *Dictionnaire égoïste de la littérature* n'est pas qu'un "lion" de bibliothèque et sa culture va bien au-delà de Remy de Gourmont et de Paul-Jean Toulet : il connaît le répertoire des groupes new wave, l'histoire du

rap, et parle un anglais parfait dont il parsème ses dialogues avec naturel. » La semaine suivante, c'est Eric Neuhoff (*Pension alimentaire*, Albin Michel) qui est à l'honneur dans le même supplément : « *Pension alimentaire* nous apprend que l'on peut faire de la littérature avec n'importe quel sujet si le style est au rendez-vous. Romancier impressionniste et incroyablement précis, Neuhoff sait raconter dix ans d'une vie en deux lignes. Il possède un talent incomparable pour planter une ambiance, un climat, un été qui ne finit pas, dans des phrases aussi courtes que concentrées aux effets de grenades à fragmentation dispersant leurs réminiscences dans la mémoire du lecteur. » Deux jours plus tard, le 15, *Le Figaro Magazine* s'intéresse à Besson (*Belle-sœur*, Fayard) : « Besson est un grand psychologue. L'analyse de l'amour du héros [...] est d'une justesse quasi stendahlienne. C'est un roman sur ce qui est, ce qui serait et ce qui sera. Le romancier jongle avec les alliages du temps d'une façon déconcertante. » Et c'est à *Madame Figaro* (22 septembre) de conclure sur Neuhoff : « Ecrit juste, sans apitoiement mais avec une lucidité qui fait mal, le livre observe les blessures du divorce avec le regard de l'homme qui, s'il cesse d'être un mari et lutte pour ne pas éclabousser la mère de ses rancoeurs, n'en demeure pas moins un père. » Mais soucieux d'avoir le dernier mot, Montety en remet une couche dans *Le Figaro littéraire* du 27 septembre. C'est au tour de Patrick Besson de susciter l'admiration de son directeur : « Il se fait avec délectation l'entomologiste maniaque de notre époque ; la vie quotidienne à Marolles-en-Brie sous Jacques Chirac est mise en coupe réglée. A la marque près, et jusqu'aux prix en vigueur dans les supermarchés : brie de Meaux, deux euros. Ce qui laisse à penser que les historiens de demain trouveront plus d'informations fiables sur 2003-2004 dans l'œuvre romanesque de Patrick Besson que dans la collection des numéros de *Libération*. » Légèrement excédé par ces pratiques, Jean-Maurice de Montremy leur consacra un billet un peu acide sur son blog. Réaction immédiate d'Etienne de Montety : « Cher Jean Maurice, merci pour votre lecture hebdomadaire, fidèle et bienveillante du *Figaro littéraire*, *Magazine* et *Madame*. Je crains toutefois qu'elle ne fasse des jaloux. *Figaro* par ci *Figaro* par là. Voulez-vous, afin d'élargir votre champ de lectures, que je demande au *Monde*, à *La Croix* et à *Libération* de vous faire un service ? Amitiés. » A quoi Montremy répondit : « Je vous rassure, cher Etienne, je paye mon abonnement au *Monde* comme au *Figaro*. Et j'achète *Libération* au kiosque. J'achète même souvent des livres. Raison pour laquelle, j'aimerais que nous - journalistes - ne finissions pas par laisser les acheteurs de livres et de journaux à force d'amicales amitiés. » Comment, après ce délicieux concert, ne pas goûter l'écho indigné du *Figaro littéraire* du 4 octobre intitulé « Philippe Sollers attaché de presse » : « Toujours plus fort. Après avoir assuré le mois dernier la promotion de deux de ses poulains dans *Le Journal du dimanche*, Philippe Sollers dans la chronique de septembre a dit tout le bien qu'il pensait de... Philippe Sollers et de ses deux livres à paraître (dont ses *Mémoires*). Magnanime, il a tout de même cité quatre autres auteurs. » Il faut dire que les poulains de Sollers savent à qui ils doivent leur picotin et l'un d'entre eux, Yannick Haenel n'apparaît pas comme un ingrat quand il s'agit de juger son éditeur (*Le Figaro*, 18 octobre) : « Sollers est l'une des dernières grandes figures historiques capables d'incarner l'avant-garde. C'est aussi le seul écrivain français à avoir des rapports de méditation avec Dante. »

Conclusion de *Télérama* (19 octobre) sur *L'Echappée* de Valentine Goby (Gallimard) : « Entre *Hiroshima mon amour*, de Duras, et *Requiem*, d'Anna Akhmatova, ce livre écorché vif hisse Valentine Goby au rang des auteurs immenses, osant le lyrisme le plus amer. »

Claude Duneton (*La Chienne de ma vie*, Buchet-Chastel) selon *Elle* (24 septembre) : « Car notre homme n'est pas seulement écrivain, il est comédien. Du coup, son texte est scandé comme celui d'un Céline aux champs, qui se serait mis en tête de réécrire *Les Contes du chat perché* ».

Le coin des cuistres. Belles acrobaties de Yannick Haenel (*Cercle*, Gallimard) vu par *Le Figaro Magazine* (15 septembre) : « Et puis, il y a ce qui appartient exclusivement à Haenel, sa façon de coincer l'époque dans l'angle de ses pas pour l'incendier des yeux. Ici L'œil pense. » Et avec les oreilles, qu'est-ce que vous savez faire ?

Madame Figaro (6 octobre) : « Loin des modes et des niaiseries en cours, Michèle Lesbre [*Le canapé rouge*, Sabine Wespieser] poursuit son itinéraire de la désillusion avec la dignité d'une statue grecque. Ce dixième roman fait valoir son modelé, son sens de la morphologie syntaxique et ce passage alchimique du langage intérieur à la parole écrite qui n'est autre que le style. [...] Contrairement aux textes stupides et démagogiques de ces pseudo-vedettes naviguant au plus vague, le sien a quelque chose d'histologique. Son étude microscopique des tissus de l'âme est magnifique. C'est ce qu'on appelle la sève de l'esprit. »

« Surtout ne cherchez pas à comprendre ce livre, vous passeriez à côté de sa beauté sombre et négligeriez d'apprécier l'éclat adamantin de son style », précieux conseil paru dans *Le Figaro littéraire* (18 octobre) à propos de *L'Agent de liaison* d'Hélène Frappat (Allia). La conclusion de l'article n'est pas plus encourageante : « Quant à la langue, elle est travaillée comme de la matière : phrases et phases narratives sont arrangées/dérangées en vertu d'harmonies secrètes qui échappent à notre entendement mais touchent notre sens esthétique. »

Le Monde des livres (2 novembre) donne de suite l'envie de lire le dernier livre d'Yves Simon (*Epreuve d'artiste*, Calmann-Lévy) : « On y trouve des facéties, comme ce verbe inventé : "Orbisoler" : jouir. Des confessions légères : "Locataires : une manière-oiseau de survoler sa vie". Et des définitions désenchantées, comme celle-ci : "Communiquer : verbe du premier groupe devenu récemment intransitif". »

Ca vole haut à la fin de l'article du *Monde des livres* (9 novembre) sur *L'Île aux sarcasmes* de Pierre Drachline (Flammarion) : « Il faut évoquer souvent, n'expliquer jamais. C'est ce que Pierre Drachline réussit en bâtissant ce récit, sur la charpente narrative du destin d'un couple dont les "unicités se sont confondues l'une et l'autre sans s'additionner". L'optimisme n'est pas dans le bagage du romancier, mais quelle justice dans son écriture silhouettant, comme d'un carnet de croquis, la foule sortant d'un match de foot, ou les "zincs des amertumes entremêlées" dans les bistrots tristes de la nuit. »

Mots doux. Rubrique En panne du *Figaro Magazine* :

1^{er} septembre. Mazarine Pingeot (*Le cimetière des poupées*, Julliard) : « Lire ce roman jusqu'au bout sans en sauter une seule phrase, c'est comme la roulette du dentiste : on est content quand ça s'arrête. »

8 septembre : Catherine Breillat (*Bad Love*, Léo Scheer) : « Depuis des années, cette houri se fait passer pour une romancière sulfureuse [...] Retirez aux intrigues de tante Catherine le porno, et vous avez des bluettes mornes et fades, tout droit issues de *Nous Deux*. » Citation (l'héroïne contemple les chutes du Niagara) : « C'est là qu'on s'aperçoit comme on est peu de choses. » Commentaire du magazine : « Heidegger n'est pas loin. »

22 septembre : David Foenkinos (*Qui se souvient de David Foenkinos*, Gallimard) : « D'abord on ouvre la bouche pour rire, puis pour bâiller, enfin pour ronfler. »

6 octobre : Samuel Benchetrit (*Chroniques de l'asphalte 2*, Julliard) : « Samuel Benchetrit a eu des malheurs dans sa vie : est-ce une raison pour en infliger aux autres ? Le lire est un long calvaire. »

On ne sait quelle part d'ironie accorder aux propos d'Etienne de Montety intervenant le 8 septembre sur France Culture (*Jeux d'épreuves*) à propos de *Cendrillon* d'Eric Reinhardt (Stock) : « Je le dis pour la critique, il faut absolument qu'il y ait une belle photo d'Eric Reinhardt quand on parle de ses livres puisque semble-t-il les photos qui paraissent de lui dans la presse lui tirent des phrases absolument inoubliables sur son propre physique. »

Dans *Le Figaro Magazine* (8 octobre), jugement de Stéphane Denis sur *Le Portrait* de Pierre Assouline (Gallimard) : « Il est si facile de rater un sujet que M. Pierre Assouline y est arrivé sans effort [...] des pages qu'on croirait faites pour la télévision, avec Josée Dayan aux manettes et Mathilde Seigner sur le tableau. »

« J'ai lu des odes de Louis Aragon à Joseph Staline qui me semblaient plus objectives que le livre de Yasmina Reza sur Nicolas Sarkozy », Arnaud Viviant, *Le Masque et la Plume*, France Inter, 9 septembre.

Marie Darrieussecq (*Tom est mort*, P.O.L.) rhabillée par *Le Figaro littéraire* du 25 octobre : « Dès la première ligne, on flaire l'exercice de styles lacanien. Ce qui pourrait être amusant. Malheureusement, suivent cinquante pages de pastiche durassien dans cette langue atone et blanche dont les éditions P.O.L. se sont fait une spécialité. » Moins anodine, la fin de l'article revient sur les accusations de plagiat, psychique ou non, dont l'auteur fait l'objet : « Nous étions quelques-uns à avoir décelé chez elle le syndrome du coucou dès *Truismes*, un premier roman dont certains motifs évoquaient *La Truie*, une nouvelle de l'auteur de littérature fantastique belge, Thomas Owen. Marie Darrieussecq est suffisamment habile pour éviter l'inculpation pour contrefaçon. Mais pas assez pour dissimuler ce que sont ses livres : de la littérature empruntée. »

Questions. « La résurrection, l'immortalité de l'âme ou l'existence des anges ? J'envie ceux qui ont fait la paix avec ces questions. Je ne dors pas la nuit. Comment peut-on dormir quand on se pose ce genre de questions ? », torture vécue par Gilbert Sinoué et confessée dans *Moi, Jésus* (Albin Michel).

Elle (5 novembre) à propos de *J'ai tant rêvé de toi* des frères Poivre d'Arvor (Albin Michel) : « Si ce livre n'était pas celui de son auteur, serait-il aussi émouvant ? »

« Quand on s'embrasse, dans quel sens faut-il tourner la langue ? », *No et moi* de Delphine de Vigan (Lattès).

Début de l'échange entre Alain Veinstein et Mazarine Pingeot (*Le cimetière des poupées*, Julliard) dans l'émission *Du jour au lendemain* (France Culture, 4 septembre) : « Pour vous, l'écriture, c'est la vie ? »

Prix. L'éditeur Léo Scheer a lancé un appel à la révolte sur son blog : « Devant la terrible médiocrité de l'annonce des premiers prix littéraires, j'appelle ici, solennellement, ce lundi noir, 5 novembre 2007, au soulèvement de la blogosphère. C'est un plan "B" (pour Blogosphère). Nous pouvons organiser dans cet espace, un double parallèle du désolant espace réel, avec un Goncourt "B", un Renaudot "B", un Femina "B", un Médicis "B" etc. » Doubler le nombre des prix littéraires, ça c'est une idée. Pourtant, cette année, les prix auront réussi à faire l'actualité comme le montre cet écho paru dans *Le Monde* du 14 novembre : « Après le tumulte provoqué par l'attribution des prix Goncourt et Renaudot, le 5 novembre, deux provocations n'auront pas suffi à troubler le calme des jurés du Femina et du Médicis,

lundi 12 novembre. Ni la présence de Madeleine Chapsal et de Régine Deforges, "exclues" du Femina en 2006, qui déjeunaient au Crillon en compagnie de leur éditeur Claude Durand, PDG de Fayard, ni l'irruption d'une militante féministe, soutien-gorge noir en main pour protester contre le fait que le prix Femina ne soit pas attribué à une femme. » Enigme résolue deux jours plus tard dans un entrefilet du même journal : « Au moment précis où Eric Fottorino, directeur du *Monde*, recevait le prix Femina lundi 12 novembre à l'Hôtel Crillon, une jeune femme se déclarant "féministe" s'indignait très bruyamment que les jurées aient attribué leur prix à un homme. Elle était ensuite "courtoisement" dirigée vers la sortie, indique-t-elle. Il s'agit en fait de la comédienne et humoriste Zazon, qui tournait un de ses sketches pour l'émission hebdomadaire "Toutaz", qu'elle propose sur France 4. »

Olé olé. Conclusion de l'article du *Figaro Magazine* (22 septembre) sur le dernier roman d'Amélie Nothomb, *Ni d'Eve, ni d'Adam* (Albin Michel) : « Une dernière chose : il est très agréable et même très reposant de lire un roman sans la moindre scène de sexe. Fait assez rare dans nos lettres contemporaines pour être remarqué. »

Elle (29 octobre) est impressionné par les performances racontées dans *Ca commence par la fin* de Michaël Cohen (Julliard) : « ... on s'aime jusqu'à l'épuisement et il faut pouvoir se le permettre : des heures à traîner au café, des jours sans ouvrir les volets, des orgasmes à volonté – jusqu'à sept fois de suite, ça existe ? Pour s'adonner ainsi, on se dit qu'il nous en faudrait des RTT, mais rassurez-vous, ces amants-là n'ont pas l'air d'avoir un travail... »

Grâce à *Libération* (1^{er} novembre), on connaît l'intitulé de quelques-unes des communications prononcées au colloque international « Le monde de Houellebecq » qui s'est tenu à Amsterdam en octobre 2007 : « Cunnilingus et fellation : le sexuellement correct chez Michel Houellebecq », « Faire un gros câlin », « Corps, désir et vitalité dans *Les Particules élémentaires* », « Féminisme et masculinité hégémonique chez Michel Houellebecq », « L'impossibilité de la métaphore chez Michel Houellebecq », « Rapports entre éthique et morale dans les romans de Michel Houellebecq », « Structure et suicide dans les poésies de Michel Houellebecq », « La provocation chez Michel Houellebecq », « Du boudoir au sex-shop, l'écriture de la crise démocratique à travers la confrontation Sade – Houellebecq ».

Sade encore dans *Le Figaro littéraire* (8 novembre) : « *Mon petit mari* (Pascal Bruckner, Grasset), c'est un peu *Les 120 journées de Sodome* pour lecteurs de 7 à 77 ans. »

Obscurantisme. Il est toujours réjouissant de retrouver Hélène Cixous qui publie à tour de bras. Son dernier livre s'appelle *Si près* (Galilée) et bien sûr, *Le Monde des livres* (14 septembre) nous explique qu'il y est question d'un arbre, « un cyprès, dont la consonance, en français, évoque deux autres syllabes "si près". Les pages qu'inspirent l'arbre et ces syllabes sont admirables, parce que chargées du lyrisme très spécifique à Hélène Cixous. » D'ailleurs, ce n'est pas compliqué, « on ne trouve peut-être que chez Proust une telle fonction de l'amitié intellectuelle et affective pour l'élaboration d'un monde imaginaire. »

Personnages. On a relevé quelques types intéressants parmi les êtres de papier peuplant les romans du moment :

Pamela (*Je m'appelle François*, Charles Dantzig, Grasset) dont les seins sont « prêts à sauter dans un panier de base-ball. »

Le personnage central de *Nada exist* (Simon Liberati, Flammarion) dont l'héroïsme se révèle par son refus de coucher avec Sophie Marceau.

Un « sculpteur sur bois letton maçon au noir » dans *Sous le néflier* (Jacques Serena, Minuit).

Taro Dazai (*Journal d'un étudiant japonais à Paris*, Christophe Léon, Le Serpent à plumes) qui « imite Van Gogh, mais mange son oreille qui a le goût de bœuf ».

Mayliss (*Baisers de cinéma*, Eric Fottorino, Gallimard) qui est « traductrice, lit *Madame Bovary*, joue la *Symphonie n° 6* de Mahler au piano et offre des romans de Jean Rhys. Sa montre avance de trois quarts d'heure et elle se parfume avec Jardins de Bagatelle. »

L'héroïne de *L'Île aux sarcasmes* de Pierre Drachline (Flammarion) « Alceste au féminin qui ne se baigne dans l'Atlantique que les soirs de pleine lune quand elle ne visite pas les cimetières pour tuer le temps. »

Lourdes. .Echo du *Figaro littéraire* : « Depuis *Le Boucher*, on associe le nom d'Alina Reyes à la littérature érotique. Est-ce pour cette raison que l'auteur de *Forêt profonde* (le Rocher) annonce qu'elle travaille à un livre sur Lourdes ? Par ailleurs, elle assure vouloir changer de pseudo. »

Edmonde Charles-Roux, présidente du jury, ne croit pas à l'absentéisme de ses troupes : « Le jour de la remise du Prix Goncourt chez Drouant, les moribonds ressuscitent, les exilés reviennent, les malades guérissent. C'est miraculeux » (*Le Figaro littéraire*, 1^{er} novembre). Malheureusement, cette année, le miracle n'a pas eu lieu : « Pour la première fois depuis longtemps, le prix Goncourt a connu des circonstances exceptionnelles avec l'absence de deux jurés, Françoise Mallet-Joris et Michel Tournier, pour raisons de santé » (*Le Monde des livres*, 6 novembre).

Fabrice Hadjadj, chargé de chroniquer *Guerres secrètes* de Philippe Sollers (Carnets Nord) pour *Le Figaro littéraire* (15 novembre) n'y va pas par quatre chemins : « Je veux bien le comparer à Thérèse de Lisieux. La toute jeune sainte témoigne dans une lettre de son désir d'"être tout", de réaliser par sa vie toutes les vocations possibles. Il y a quelque chose de semblable chez Sollers. »

Aux armes. Claude Duneton s'alarme dans sa chronique du *Figaro littéraire* (13 septembre) : « L'Assemblée nationale s'appête à voter une loi de ratification du protocole de Londres sur l'usage de l'anglais dans le dépôt des brevets d'invention. » Il s'agit, ni plus ni moins de prendre les armes pour défendre le français : « La langue n'est qu'une arme douce, une arme homéopathique en comparaison des blindés. Fort efficace, nonobstant... La langue est la clef secrète qui ouvre tous les consentements. Faire déchoir l'idiome national de son privilège est un acte de gravité civique insondable – brader la patrie, en somme. »

Le lendemain, Gabriel Matzneff se fait lui aussi patriote sur le blog des éditions Léo Scheer. « Ce 14 septembre s'annonçait paisible. Aux Éditions Léo Scheer nous fêtons l'anniversaire de la jeune Julie, le ciel était au beau fixe et nos humeurs itou. Hélas ! par une douloureuse fatalité je viens de lire, dans l'hebdomadaire *Valeurs actuelles* en kiosque aujourd'hui, un article angoissé de mon ami Jean Miot, le célèbre gastronome, intitulé "On assassine nos fromages !", où j'apprends que les deux principaux industriels du camembert, Isigny-Sainte-Mère et Lactalis, ont choisi de renoncer à fabriquer leur camembert au lait cru, ont renoncé à leur AOC, et tout cela au nom de la sécurité alimentaire, de ce fascisme de la santé qui s'impatronise sur la planète entière, y compris dans des pays tels que la France et l'Italie qui ont une millénaire culture de la cuisine et des bons produits du terroir. Du coup, le ciel me paraît moins bleu, le soleil moins éclatant. Je croyais que la France avait dans le domaine des fromages victorieusement repoussé les prétentions des bureaucrates européens de Bruxelles, mais apparemment il n'en est rien. Jean Miot précise dans ce texte apocalyptique que ce n'est pas seulement le camembert qui est menacé, mais que le sont tous les fromages au lait cru, le

reblochon, le brie, le vacherin, le comté, le beaufort... Certes, sur le blog d'une maison d'édition, il serait sans doute plus naturel de se battre pour la sauvegarde de la concordance des temps et de l'imparfait du subjonctif ; mais tout est lié, ce que recouvrent le mot "civilisation" et le mot "barbarie" touche autant la cuisine que la langue. C'est pourquoi, me semble-t-il, nous devons apporter notre soutien sans faille aux petits producteurs normands – le pot de terre contre le pot de fer – qui, pour résister à la pression des grands industriels, ont créé un nouveau syndicat de fromages AOC et un "Comité de défense du véritable camembert de Normandie". Vive la langue française ! Vive le vrai camembert au lait cru ! Et mort aux philistins ! Mort aux cons ! »

A peu près. *Le Figaro littéraire* (13 septembre), chroniquant la biographie de Léopoldine Hugo par Claude Delay (Fayard), évoque « Charles Naudier et ses disciples, "Les chevelus" du Cénacle de l'Arsenal. »

Le même supplément annonce le 4 octobre la découverte d'un inédit de Dumas, « l'auteur des *Quatre mousquetaires* ».

Les avis sont partagés. Sur François Bégaudeau (*Fin de l'histoire*, Verticales) dont *Elle* (17 septembre) trouve les réflexions « profondes, drolatiques, brillantes ». *Paris Match* (19 septembre) juge que le livre est un « aberrant fascicule » dû à un « Bénabar des lettres [...] partout surestimé [...] ». A toutes les pages, l'intello prend l'eau, et on tourne les pages avec effarement devant un tel ramassis d'absurdités. On se demande ce qui nous serait le plus pénible, être emprisonné dans une cave en Irak ou dans un livre aussi odieux. »

Sur Alain Robbe-Grillet, vu par Pierre Assouline sur son blog : « Entamée avec une certaine curiosité, la lecture d'*Un roman sentimental* (Fayard) se poursuit vite dans la lassitude et l'ennui, avant de s'achever dans l'accablement. Cette resucée n'est qu'un "à la manière de", degré zéro de l'ambition formelle. C'est tout ce qu'il avait à dire ? Il est pathétique qu'un écrivain à la tête d'une telle œuvre en soit là. Car Alain Robbe-Grillet, c'est quelqu'un. Enfin, c'était. » Autre son de cloche sur un autre blog, celui de Léo Scheer : « Comme Alain Robbe-Grillet n'aime pas les adjectifs, je résumerai en disant que ce livre est un chef-d'oeuvre. Du très grand Robbe-Grillet, à l'apogée de cette précision qui fait son style. Hommage à Claude Durand pour l'excellence de l'édition, jusqu'à ce papier préparé qui se découpe si bien. Un livre d'une parfaite élégance dont on ressent la tendresse, pas seulement dans le titre. »

Les avis sont unanimes. « Est-ce que vous n'avez pas l'impression de faire chaque fois le même livre ? », Christophe Ono-dit-Biot interroge Patrick Modiano dans *Le Point* (27 septembre)

« Ce qu'il y a de bien avec Patrick Modiano, c'est qu'il écrit toujours le même livre », Stéphane Denis, *Le Figaro Magazine* (6 octobre).

« J'avais déjà frôlé l'indigestion en entendant (et en lisant) cet écrivain si "secret" se répandre partout en répétant qu'il écrivait toujours le même livre », Raphaël Sorin, blog Lettres ouvertes (9 octobre).

« Non, Patrick Modiano n'écrit pas toujours le même livre : son œuvre est un seul livre dont il publie un nouveau chapitre tous les trois ou quatre ans », Pierre Assouline, blog La République des livres (12 octobre).

« On disait toujours "il écrit le même livre" », Arnaud Viviant, *Le Masque et la Plume* (21 octobre).

« Comme il écrit toujours le même livre, on est dans le ressassement », Xavier Houssin, *Jeux d'épreuves* (27 octobre). C'est le cas de le dire.

A venir. *Le Monde des livres* (19 octobre) : « Le prochain conte d'Orsenna sera consacré à la ponctuation, c'est-à-dire au rythme de la phrase. En bon communicateur, l'écrivain travaille avec des écrivains – un disque paraîtra simultanément – et il prend même des cours de danse. » Comme Monsieur Jourdain.

Franchise. Interview de Pierre Michon dans *Télérama* (24 octobre) : « Vous avez un côté effrayant ! Vous semblez avoir tout lu : Bergounioux, la Bible, Proust, Barthes, Volodine, Borges...

- Vous savez, lorsqu'on fait ce genre d'entretien, on bluffe ! »

Même pas peur. *Le Figaro littéraire* (25 octobre) commente *Cœur de Pierre* de Pierre Péju (Gallimard) : « Pierre Péju n'a pas peur de jouer avec les mots quand il nomme Mahler le psychanalyste qui écoute sans cesse les malheurs des autres. »

Sales jeunes. Gentillesse du même supplément à propos de la rencontre entre les écrivains sélectionnés pour le Goncourt des lycéens et les lycéens en question : « Pendant la pause, la représentation continue. Des "slameurs" sont invités à lire un extrait de cinq romans choisis au hasard. Erigés en poètes urbains, des énergumènes (tout ce qu'il y a de plus adulte) hurlent la prose. Comprennent-ils seulement ce qu'ils lisent ? »

Note discordante. La seule décelée dans le concert de louanges adressées à Sacha Guitry, à l'occasion de l'exposition qui lui est consacrée, est celle de Laurent Greilsamer dans *Le Monde* (30 octobre) : « Pourquoi s'intéresse-t-on toujours à lui, cinquante ans après sa mort, commémorée gravement ces jours-ci ? Et que fête-t-on au juste ? Ses bons mots ? Sa misogynie ? Prenons un exemple. L'une de ces maximes citées régulièrement : "Les femmes c'est charmant, mais les chiens c'est tellement plus fidèle." Est-ce drôle ? Ou encore : Guitry visite un cimetière en compagnie de sa femme, Yvonne Printemps, réputée volage. Lui, acerbe : "Quand vous serez là, vous serez enfin froide !" Et elle : "Vous serez enfin raide !" Faut-il rire ? Faut-il se pâmer ? Faut-il vraiment considérer Sacha Guitry comme le symbole le plus parfait de l'esprit français ? Ce serait à pleurer ! [...] Guitry, davantage que l'incarnation de l'esprit français, c'est plutôt une vulgarité autosatisfaite. Un comique précurseur de ces rires en boîte que nous servent aujourd'hui certaines séries télévisées. »

Germinal. « Naître dans la haute bourgeoisie parisienne, grandir dans de grands et froids appartements où s'affairent les domestiques n'est pas toujours le privilège que l'on croit, dit Dominique Bona dans *Le Figaro littéraire* (8 novembre) à propos de *Trop bien élevé* de Jean-Denis Bredin (Grasset), même si les gâteaux de la cuisinière servis à table par un maître d'hôtel en gants blancs apportent leur parfum de vanille à une enfance trop raide et trop contrite ».

Raphaël Sorin s'adresse à Philippe Sollers sur son blog *Lettres ouvertes* (9 novembre) : « Un passage de tes *Mémoires* m'a quand même ému, celui dans lequel tu parles du cimetière d'Ars-en-Ré où tu souhaites que tes os (ou ta "semence" comme disait Claudel) reposent en paix. Je m'y suis souvent promené. A quelques kilomètres de là, à Saint-Martin, un autre cimetière, aussi tranquille que le tien, recevra peut-être mes cendres. Ainsi, loin de nos vaines querelles, à l'heure du coucher de soleil, si beau sur cette île que nous aimons, pourrions-nous dialoguer enfin comme les anges de la Cantate de Bach n° 21 en ut mineur, Ich hatte viel Bekümmernis, qui unit le choral luthérien et l'animation nouvelle de l'opéra italien. »

En résumé. Résumé du roman de Stéphanie Janicot, *Le privilège des rêveurs* (Albin Michel) trouvé dans *Elle* (5 novembre) : « L'histoire commence bizarrement, par un match de baseball. Caleb est l'entraîneur vedette de l'équipe new-yorkaise des Giants, mais il aurait voulu être chercheur plutôt que sportif. A la fin du premier chapitre, un accident de voiture le cloue dans un fauteuil roulant et, à partir de là, l'équilibre fragile de son existence est bousculé. Salomé, sa femme, est écrivaine, mais elle mesure que ses livres ne sont pas ceux qu'elle espérait écrire, et que le héros qu'elle a créé n'est pas l'amant passionné qu'elle escomptait. Française exilée aux Etats-Unis et d'origine juive comme son mari, elle n'a jamais su trouver sa place. Quant à leur fille Judith, elle espère se libérer de l'emprise parentale en s'inscrivant dans une école de jazz mais elle comprend vite qu'il est plus facile de faire de la musique que d'être noire, surtout à Harlem... Alors quoi ? La vie est-elle aussi mal faite qu'elle en a l'air ? »